

## « Testimonium » à Jérusalem

## La mémoire d'une nation

Elle a quatre-vingt-six ans, elle est originaire de Berlin, indomptable comme tous les pionniers d'Israël, et elle vient d'offrir à Jérusalem un festival de musique contemporaine réunissant des œuvres écrites pour elle par Stockhausen, Amy, Nunes et Kagel, comme il n'en est plus guère aujourd'hui. Mme Recha Freier a créé en 1956 ce festival (qui a lieu tous les trois ans), non dans un but purement esthétique, mais pour rendre témoignage, ainsi que le dit son titre, « Testimonium », témoignage pour l'histoire, la pensée, l'art du peuple juif, qui voudrait ainsi « réclamer la mémoire de la nation par une confrontation avec les trésors et les reliques de son passé ».

Cette entreprise relève cependant moins du nationalisme que du prophétisme et même d'un certain œcuménisme, dans la mesure où elle ouvre les richesses d'une tradition à des compositeurs pour la plupart non juifs de tous les pays et en exalte les valeurs spirituelles. Ce n'est pas une situation de puissance qui était proposée comme thème du « Testimonium » cette année : les juifs en Espagne depuis le Moyen Âge jusqu'à leur expulsion en 1492... Et les œuvres les plus puissantes n'étaient pas les plus explicites.

Ainsi l'unique compositeur israélien de ce festival, Yizhak Saal, a tenté une illustration directe de cette période avec Trial 19, une œuvre audiovisuelle qui évoque le martyre de Leonor Gonzales, une femme juive convertie de force au christianisme, torturée par l'Inquisition et brûlée vive à Tolède, en 1492. Mais les jeux de lumière d'un auto-dafé sur un tumulus planté de croix et une musique électronique brute et brutale, trop discontinue et insuffisamment raffinée, sont restés constamment extérieurs à ce drame historique.

Au contraire, l'œuvre d'Emmanuel Nunes (Portugais de trente-huit ans qui est une des révélations de ces dernières années) sur la Mort du

Rabbi Simeon bar Yohai, bien que purement symphonique, allait au cœur de ce beau texte tiré du « Livre de Splendeur » (fin du treizième siècle), plein de mysticisme, de lumière et de sérénité. Quatre groupes réduits d'instrumentistes (cordes, flûtes et clarinettes), placés à quelque distance les uns des autres, tissent une grande tapisserie contemplative faite de fils entremêlés aux couleurs subtiles, pleine de chants d'oiseaux, de rais de lumière phosphorescente, avec de graves pulsations. Une direction de méditation purement intérieure, où chaque son vibrait et vibrail en sympathie avec les autres, émergeant et se fondant dans la collectivité, produisait une sorte d'irradiation rare, de grâce musicale profonde et émouvante.

## Cantate

## aux « mères anères »

De même Gilbert Amy n'avait besoin que d'une strophe d'une hymne liturgique de Salomon Ibn Gabirol (onzième siècle) pour créer cette vision flamboyante du Dieu tout-puissant chantée par les Anges du Trône. Une strophe tendre, enthousiaste et glorieuse, où la voix veloutée de la contralto Benedetta Pecchioli, entrelacée avec une clarinette et un violoncelle, s'épanouissait au sein d'un discours instrumental scintillant et fort, vivifié par une rythmique subtile, une écriture acérée changeant constamment d'atmosphère.

De Stockhausen, on ne pouvait guère attendre qu'il se plût à un thème. Sa Jeunesse de Michaël est le premier acte d'une œuvre scénique intitulée Light qui en comportera sept ; sans doute cet « ange Michaël », fils d'Eve et d'un père pénétré par l'esprit de Lucifer, a-t-il quelques attaches bibliques, comme ces chœurs (maudits) dont on nous dit qu'ils sont empruntés aux Bibles apocryphes. Mais ce « génie

de notre univers qui vient d'après de Dieu et doit rapprocher l'humanité de Dieu » a aussi de nombreux traits du compositeur lui-même qui met d'ailleurs en scène ceux de ses enfants, ainsi qu'il sa compagnie. Cet opéra d'instinct, d'une naïveté un peu lourde dans sa première partie, ne manque cependant pas de charme lorsque le petit génie devenu grand erre dans le monde avec une grâce à la Papageno. Mais Stockhausen ne maîtrise pas encore le temps et les dimensions dramatiques ; il n'est, comme son héros, qu'à ses premiers pas.

Ce « Testimonium » a rarement été marqué surtout par une œuvre admirable de Maurice Kagel, qui depuis longtemps n'avait pas aussi bien utilisé son talent. Ecrite sur un texte moderne en ladino (fidio ne jufo-espagnol), Vox humana est une cantate adressée aux « mères anères » d'Israël qui ont perdu leur fils à la guerre. Ce chœur de jeunes serres, frissonnant, rapide, martelé, et les mots avec violence, remplit de cris, de vagues désolées ou furieuses, et pourtant nullement ostentatoire, d'une rigueur et une intensité comparables à celles des Cantilani Prigionia de Dallapiccola, tout en étant d'une merveilleuse richesse sonore, ainsi que l'ensemble instrumental si subtil et fort. Quand il se laisse aller à l'émotion, Kagel est un des premiers musiciens de ce temps.

Toutes ces œuvres, montées dans des conditions difficiles, furent admirablement dirigées par Juan Pablo Izquierdo, avec d'excellents musiciens de l'Orchestre symphonique de Jérusalem et le Chœur Rinal. Pour son Michaël, Stockhausen avait, bien entendu, amené tous ses interprètes de Cologne. Mais on regrette vivement que la défection du Vokalensemble de Hambourg ait privé « Testimonium » de deux œuvres écrites spécialement par Alexandre Tansman et Cristóbal Halffter.

JACQUES LONCHAMPT.